

Les pièges de la conscience

Les Frères Karamazov

Martin Mercier

Number 93 (4), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, M. (1999). Review of [Les pièges de la conscience : *Les Frères Karamazov*]. *Jeu*, (93), 44–46.

Les pièges de la conscience

Une scène légèrement surélevée, flanquée d'un immense cadre vertical, délimite l'arène où éclatent les conflits déchirant une famille de la bourgeoisie russe du XIX^e siècle. En son centre, une icône défraîchie représente en gros plan le visage accablé du Christ et couvre l'arrière-scène. Symbole d'une morale vacillante, le vaste tableau est endommagé, porte les marques du temps. Tout au long de la représentation, les personnages entrent et sortent du cadre ainsi fixé par la scénographie : c'est bien, à travers le portrait d'une famille, un portrait de société sur fond trouble de consciences torturées qui nous est offert.

De part et d'autre de l'aire de jeu, les personnages s'assoient sur de modestes bancs lorsque l'intrigue ne fait pas appel à eux. Témoins tranquilles, impuissants et attentifs de l'action en cours, ils attendent le moment propice pour jouer leur rôle : entraîner volontairement ou non à leur perte des êtres chers... ou se condamner eux-mêmes. Dans cet état semi-passif, ils contribuent néanmoins à soutenir l'ambiance des différentes scènes et à assurer leur transition par l'apport d'une touche de guitare ou l'union de leurs voix en un chant choral d'accompagnement. Ainsi, par la discrète et touchante musique de Fabrice Tremblay, leur présence effacée apporte une couleur particulière aux tableaux vivants qui se déroulent sous nos yeux.

Les quatre frères Karamazov, leur père et les femmes qui les passionnent sont les protagonistes de ce complexe récit. Feodor, chef de famille tyrannique, bon vivant assoiffé de vices, se plaît à penser que Dieu n'existe pas et que, par conséquent, tout est permis. Il a jeté son dévolu sur la frivole Grouchenka, au grand dam de son fils aîné Dmitri que son attraction pour cette même femme tourmente profondément, bien qu'il soit sur le point d'épouser Katherina, résolue à l'aimer en dépit des sentiments qu'il entretient à l'égard d'une Grouchenka qui se joue du père comme du fils, se complaisant dans son pouvoir de séduction. Cette passion opposant Feodor et Dmitri apparaît d'ailleurs comme le mobile apparent du meurtre du père (accompagné du vol d'une importante somme), qui surviendra précisément la nuit où Feodor devait posséder sa nouvelle conquête. Ivan, le cadet, est quant à lui secrètement amoureux de Katherina, et tente de l'amener à laisser son orgueil de côté, décidée qu'elle est à s'unir sans amour à Dmitri pour paraître vertueuse. Tandis que le benjamin, Aliocha, cherche la paix dans la profondeur de sa quête spirituelle, Smerdiakov, le fils renié, demi-frère issu des frasques de Feodor, échafaude un plan afin d'entraîner cette famille dans le gouffre au bord duquel elle se plaît à marcher.

Les Frères Karamazov

TEXTE ADAPTÉ POUR LA SCÈNE PAR JACQUES COPEAU
ET JEAN CROUÉ, D'APRÈS LE ROMAN DE FEDOR
MIKHAILOVITCH DOSTOÏEVSKI. MISE EN SCÈNE :
REYNALD ROBINSON, ASSISTÉ D'ANDRÉ GUÉRIN ;
SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : MONIQUE DION ;
COSTUMES : LUCIE LAROSE ; ÉCLAIRAGES : LOUIS-MARIE
LAVOIE ; MUSIQUE : FABRICE TREMBLAY. AVEC
NORMAND DANEAU (ALIOCHA), DENIS LAMONTAGNE
(SMERDIAKOV), MICHEL LEE (LE PÈRE ZOSSIMA ET
MOUSSIALOVITCH), NADINE MELOCHE (KATHERINA),
JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE (IVAN), MARCO POULIN
(DMITRI), JACK ROBITAILLE (FEODOR), ÉVELYNE
ROMPRÉ (GROUCHENKA) ET FABRICE TREMBLAY
(GRIGORI ET LE CHEF DE POLICE). PRODUCTION DU
THÉÂTRE DE LA BORDÉE, PRÉSENTÉE DU 16 FÉVRIER
AU 13 MARS 1999.



Les Frères Karamazov, mis en scène par Reynald Robinson au Théâtre de la Bordée.
Photo : Sophie Grenier.

Nul doute que le meurtre aura été soigneusement prémédité, et son auteur habile à jouer sur les apparences en dissimulant une somme d'argent équivalente aux dettes du principal suspect, dont la jalousie malade motiverait à plus forte raison le crime perpétré. En effet, les autorités sont flouées ; Dmitri est injustement accusé, et le sentiment de culpabilité qui l'étreignait pour d'autres raisons le pousse à accepter les charges qui pèsent contre lui. Décidé à porter ce fardeau, notre faux coupable est condamné au bague. Son jeune frère mystique et sa promise choisiront de partager sa souffrance ; la Sibérie leur offrant une trop belle occasion de donner l'exemple et de jouer les martyrs chrétiens, ils partent donc avec lui.

La vengeance consommée de Smerdiakov le conduit à se pendre, une fois les détails de sa machination confessés à Ivan – qui s'en croit complice, malgré lui, pour s'être éclipsé la nuit du meurtre. Visiblement, tous ces personnages ont en commun l'excès : qu'il s'agisse de culpabilité ou de vertu, d'orgueil ou de vice, de convoitise ou de vengeance. Ils s'entraînent les uns les autres vers l'abîme, tous liés qu'ils sont par les chaînes de la dépendance qui s'emmêlent et leur serrent au cou.

Sans artifice, les acteurs défendent avec crédibilité ces êtres sévèrement perturbés : à son heure, chacun apparaît profondément secoué par l'ampleur des dilemmes qui le

tenaient et œuvre activement à les résoudre. En témoignent la jalousie, la passion et la culpabilité qui s'entrechoquent avec violence au cœur du Dmitri de Marco Poulin. Dans un autre registre, apportant une touche comique au spectacle, que dire de la bonne humeur et du détachement, des instincts lubriques et festifs qu'un Jack Robitaille en grande forme prête à Feodor ! Alors que Jean-Sébastien Ouellette compose avec nuances un Ivan aux conflits plus intériorisés, Denis Lamontagne offre un convaincant Smerdiakov, serviteur avili de sa propre famille. Nadine Meloche fait preuve de justesse avec cette Katherina hautaine, qui camoufle son faux amour derrière de grandes idées. On apprécie également la Grouchenka délurée d'Évelyne Rompré, amante cruelle qui joue avec le cœur de ceux qui rêvent de posséder son corps, et, aux antipodes, la sagesse qu'inspire le Père Zossima composé par Michel Lee, conseiller chancelant du jeune dévot Aliocha, dont Normand Daneau sait mettre en relief la conviction.

Le parti pris de cette mise en scène est clair : il ne s'agit pas d'en mettre plein la vue, mais de dépeindre avec adresse et sobriété de déchirants conflits, profondément humains. C'est la force de ce spectacle, en dépit de quelques longueurs au moment des changements de lieu qu'impose le récit, passages où les objets scéniques employés à cette fin ne m'ont pas semblé suffisants pour marquer un net changement d'espace : c'est davantage par l'action représentée et l'introduction occasionnelle de nouveaux personnages qu'on comprend, plus qu'on ne perçoit, ces déplacements dans l'espace et dans le temps. Il convient par contre de souligner, en ce qui a trait à la caractérisation visuelle des personnages, la finesse et l'à-propos des costumes de Lucie Larose qui contribuent grandement à la cohérence de leur inscription dans ce XIX^e siècle stylisé.

Par la mise en scène de ce drame de consciences doublé d'une intrigue policière, Reynald Robinson épouse le regard empreint de lucidité d'un Dostoïevski au sommet de son art, et propose un questionnement aux échos toujours pertinents. Cette œuvre n'est pas sans nous rappeler que, à la manière des personnages de ce grand auteur russe, l'homme porte souvent en lui-même les germes de son malheur comme de son bonheur. **J**